



La thèse de Lynn White Jr : un programme retentissant et son revers

Christophe Monnot

19.12.2022

Résumé

Il est extrêmement rare qu'une réflexion sur les relations entre les êtres humains, la religion et la nature ne se réfère pas à la publication de la fameuse thèse de White « The Historical Roots of our Ecologic Crisis » (1967). Les intentions de la contribution de White se voulaient véritablement « programmatiques » en suggérant des réformes de la théologie chrétienne. L'argument de cet article est de souligner que l'historien appelait par sa conférence à une réforme du christianisme, en mettant en lumière sa responsabilité dans la crise environnementale. Pour étayer cette position, nous nous appuyons, au-delà de la thèse de 1967, sur deux autres publications postérieures que nous présenterons dans cet article. Nous relèverons qu'en voulant infléchir la théologie chrétienne, White pensait influencer les valeurs occidentales sur l'écologie. L'ironie du sort est qu'il est bien venu à participer à un mouvement de réforme de la théologie, mais la sécularisation a depuis frappé à la porte de l'Occident annulant la potentialité qu'une théologie dissémine des valeurs fondamentales pour la société.

1. Introduction

Dans ce premier numéro d'une revue qui se veut « programmatique », j'aimerais discuter d'une impulsion « programmatique » très connue et régulièrement citée dans la thématique à laquelle ce numéro est consacré. Il s'agit de l'article de Lynn White, Jr paru dans la revue *Science* (White 1967) reprenant intégralement la conférence « The Historical Roots of our Ecologic Crisis » prononcée le 26 décembre 1966 à l'*American Association for the Advancement of Science*. Cette conférence est considérée comme une des premières contributions scientifiques explicitant la relation entre religion et crise écologique.¹ L'auteur y dénonce, notamment, le rôle majeur de la mentalité découlant du christianisme occidental dans la crise écologique actuelle. Il est extrêmement rare qu'une réflexion sur les relations entre les êtres humains, la religion et la nature ne se réfère pas à la publication de cette fameuse conférence de 1966. Souvent résumée par cette citation : « Especially in its Western form, Christianity is the most anthropocentric religion the world has seen » (White 1967 : 1205), ces renvois ne donnent qu'une version biaisée des propos de White. Les intentions de la contribution de White se voulaient véritablement « programmatiques », une thèse, et, à partir de cette dénonciation, les propos allaient bien plus loin en suggérant des réformes de la théologie chrétienne (Larrère 2020).

Dans une perspective wébérienne, l'auteur pointait l'affinité élective entre le christianisme occidental, particulièrement son anthropocentrisme, et une vision, qui en découle, considérant l'environnement

¹ Mentionnons que lors de l'Assemblée générale du conseil œcuménique des Églises (COE) de 1961 à New Delhi, le théologien Joseph Sittler avait déjà pointé la responsabilité de la conception anthropocentrique du salut dans la théologie chrétienne (Sittler 1962).



comme une ressource à exploiter ou à dominer. L'intention de White, par cette dénonciation, était d'impulser une véritable inflexion. Puisque la matrice religieuse chrétienne a été le lit de valeurs entraînant la crise écologique actuelle, changeons la matrice, afin qu'elle dissémine des valeurs et promeuve, en Occident, une nouvelle attitude écologique et responsable.

Malgré les nombreux renvois à l'article de White, sa dimension programmatique est constamment éludée – à l'exception notoire de Grinevald (2010), de Taylor (2016) ou encore de Levasseur et Peterson (2017) – pour ne laisser place qu'au constat de départ : le caractère anthropocentrique du christianisme, responsable de la crise écologique. Pourtant Lynn White Jr n'a pas caché son programme ni ménagé sa peine pour l'explicitier. Il reviendra, à la suite du débat généré par son premier article, préciser ses propos et répondre à ses détracteurs dans un deuxième article. Puis, quelques années plus tard, il publiera un article dans la revue du Conseil œcuménique des Églises (COE) *The Ecumenical Review*, où il discutera les conséquences pour l'environnement de l'idée de charité chrétienne. Une contribution explicite à la réflexion théologique dans le but de faire émerger une nouvelle matrice chrétienne favorable à l'environnement.

L'argument que nous défendons ici est de souligner que l'historien défendait une thèse, lors de sa conférence, mettant en lumière la responsabilité chrétienne dans la crise environnementale pour appeler à une réforme du christianisme. Un appel programmatique qu'il a ensuite développé. Nous montrerons en quoi Lynn White Jr a tenté de faciliter l'émergence d'une théologie englobant la problématique écologique. Pour étayer cette position, nous nous appuyerons au-delà de l'article de la conférence, sur deux autres écrits postérieurs déjà mentionnés. Afin de suivre le raisonnement de l'auteur, un spécialiste mondialement reconnu de l'histoire de la technique au Moyen Âge (White 1962), et d'approfondir ses arguments, nous présenterons chronologiquement chacun des trois articles.

Nous relèverons qu'un programme, aussi académique soit-il, ne maîtrise ni sa réception ni son développement. En voulant infléchir la théologie chrétienne, White pensait influencer les valeurs occidentales sur l'écologie. L'ironie du sort est qu'il est bien parvenu à influencer un mouvement de réforme théologique sur la Création, que toutes les grandes Églises chrétiennes ont mené, dès la fin des années 1960. Cependant, ces Églises qui étaient encore audibles dans les années 1960-1970 ont, depuis, peu à peu perdu de leur influence. La sécularisation a frappé en Occident au point que presque plus personne ne pense qu'une théologie va disséminer des valeurs fondamentales pour la société.

En dehors du fait qu'un programme demeure une intention qui a ses limites et surtout ne maîtrise forcément pas le cours du temps et de l'histoire, nous concluons en montrant que White, en voulant suivre une réflexion historique à la Max Weber, en a oublié un point essentiel : il n'y a pas de causes à effet entre religion et certaines valeurs de société, mais bien des « affinités électives » dont les acteurs ne maîtrisent pas les ressorts.

2. La conférence et sa rapide publication dans la revue *Science* (1967)

Pour saisir l'intention et l'impact de la conférence de White et de sa publication « The Historical Roots of our Ecologic Crisis », il faut les replacer dans le contexte de la fin des années 1960. Les États-Unis nagent, à cette époque, en plein mythe de toute-puissance militaire et technologique. La conquête spatiale, tout d'abord avec le programme Apollo qui allait emmener l'homme sur la lune moins de deux ans après la conférence. La maîtrise de l'énergie nucléaire, ensuite, devait assurer aux États-Unis une forme de suprématie mondiale. Il y aurait bien d'autres éléments à citer, mais il est évident que pour une part importante de la population américaine, cette situation de toute-puissance est à mettre aux

bénéfices de la civilisation chrétienne. Cependant, une autre partie de la population, plus jeune, se révolte. Un mouvement de contre-culture émerge impliquant une contestation toujours plus importante contre la guerre du Vietnam, contre la ségrégation raciale et sexuelle ainsi qu'un attrait nouveau pour les drogues et les spiritualités orientales.

Ce contexte rapidement brossé fournit déjà une première indication sur le quiproquo entre les intentions et la réception de la thèse de White. C'est sur la critique du christianisme triomphant que la thèse sera majoritairement publicisée dans le monde anglo-saxon, car ce sont surtout les milieux de la contre-culture et écologistes qui ont discerné l'appel à changer de paradigme. Cependant, notre attention doit également se porter sur la deuxième partie de l'argumentation, où l'auteur propose tout d'abord un remède à l'anthropocentrisme découlant du christianisme occidental. « Since the roots of our trouble are so largely religious, the remedy must also be essentially religious, whether we call it that or not » (White 1967 : 1207). Mais ceux qui ne connaissent la thèse de White que sous l'angle de sa charge contre le christianisme seront surpris de lire que pour l'auteur la solution religieuse ne se trouve pas hors du christianisme, mais bien à l'intérieur de celui-ci. Il relève que « The beatniks, who are the basic revolutionaries of our time, show a sound instinct, in their affinity for Zen Buddhism, which conceives of the man-nature relationship as very nearly the mirror image of the Christian view. [...] and I am dubious of its viability among us » (White 1967 : 1206).

Pour l'auteur, c'est en cherchant des conceptions chrétiennes que nous parviendrons à réformer la vision chrétienne du monde. Il propose alors de se tourner vers Saint François d'Assise. « Possibly we should ponder the greatest radical in Christian history since Christ : Saint Francis of Assisi » (White 1967 : 1206). Cela n'est cependant pas totalement étonnant puisque White faisait partie d'une élite intellectuelle qui réfléchissait déjà dans les années 1960 aux conséquences de la religion sur les comportements écologiques. Il ouvre d'ailleurs sa conférence sur une conversation qu'il y eut sur ce sujet avec Aldous Huxley (White 1967 : 1203). De plus, White était presbytérien et n'a jamais renié ses appartenances religieuses, fils de pasteur de l'Église presbytérienne de San Francisco, il avait même étudié la théologie à l'*Union Theological Seminar* (Grinevald 2010 : 51-60).

Mais pour bien comprendre la pensée de Lynn White Jr, il faut mentionner qu'il suit un raisonnement à la Max Weber. La religion forme des valeurs avec des conséquences sur les conduites des individus composant ainsi une éthique, ici, responsable de la crise environnementale. L'historien argumente donc que pour changer de mentalité face à l'environnement, il faut s'attaquer à ses racines, la religion à la base de cette éthique. Il propose alors, pour changer de matrice, de réformer la religion dominante et responsable de la crise : le christianisme occidental.

Les spiritualités alternatives soutenues par les mouvements de la contre-culture ont le désavantage, selon l'auteur, qu'elles ne forment pas une matrice. Elles ne seraient pas assez dominantes et stables pour constituer des normes capables de changer les mentalités. Si la première partie dénonçant les effets du christianisme est très connue, très peu est dit sur la deuxième partie de l'argumentation de White. On saisit ainsi la portée programmatique de la critique de l'auteur qui dénonce le christianisme pour mieux le réformer. Bien que le débat ait surtout été retentissant dans le milieu anglo-saxon, spécialement sur la première partie de la conférence, l'auteur reviendra aussi bien sur la deuxième partie que sur la première dans la réponse qu'il donnera ensuite à ses critiques.

3. La poursuite du débat (1973)

À l'initiative du professeur de physique Ian G. Barbour (1973), qui s'est illustré par son dialogue entre les théologiens et les scientifiques, White va prolonger les propos de sa première thèse en répondant aux critiques et participants au débat suivant sa conférence de 1966. Dans ce deuxième article « Continuing the Conversation » (White 1973), l'auteur introduit son propos en racontant un voyage à Ceylan. Il se souvient des chemins bordés de nids de serpents que personne ne touchait à cause des croyances en la réincarnation. Ce souvenir permet à Lynn White Jr de préciser son propos sur l'influence de la religion défendue dans la conférence de 1966. « Every culture, whether it is overtly religious or not, is shaped primarily by its religion » (White 1973 : 57). La religion forme une matrice de valeurs qui façonne les manières de se comporter dans une société donnée. Pour l'auteur, les dommages écologiques ne sont pas tous des conséquences des valeurs religieuses, mais la matrice que forme la religion orientera de manière décisive les attitudes envers l'environnement.

L'historien revient dans ce texte sur le christianisme latin pour préciser que le protestantisme est bien partie prenante de ce christianisme. Ce dernier forme une attitude favorable à l'émergence de la technologie qui aura des conséquences dévastatrices pour l'environnement. Bien sûr, les facteurs contribuant à l'avancée des sociétés occidentales sont multiples, cependant « Clearly, Latin Christianity came to feel that an advancing technology was an aspect of high spirituality » (White 1973 : 59). L'auteur poursuit en observant que « There may have been other factors contributing to this advance, but the novel Western medieval [Christian] value structure is central and essential to our understanding » (White 1973 : 60). Dans cet article, l'auteur réaffirme le primat de la matrice chrétienne occidentale dans la crise écologique face aux arguments entendus après sa première thèse qui tentent de les minimiser pour des raisons fort différentes.

Un point essentiel à souligner ici est que Lynn White Jr esquisse une deuxième alternative chrétienne. Après avoir proposé l'exemple de Saint François d'Assise lors de sa conférence, il propose de revenir, dans cet article, sur le *Benedicite* de la version grecque de Daniel (3 : 57-90) (White 1973 : 61). Dans ce texte tous les éléments louent le Créateur, contredisant la vision judéo-chrétienne anthropocentrique. White regrette d'ailleurs que le *Benedicite* ne fasse pas partie de la liturgie protestante, mais l'ancien et premier secrétaire du COE, Willem A. Visser 't Hooft (1974a : 177), remarque, qu'en fait, White aurait simplement pu citer le Psaume 148 qui dit exactement la même chose. Le dualisme homme-nature étant très profondément ancré en nous, White constate qu'il est presque impossible de l'éradiquer de nos vies. Nous devons alors changer nos attitudes et actions concernant l'écologie. Pour lui « The religious problem is to find a viable equivalent to animism » (White 1973 : 62).

Il termine son article en fustigeant la nouvelle image à la mode, depuis l'alunissage d'Apollo 11 en 1969, de la terre comme un vaisseau, le « Spaceship Earth », en montrant que nous sommes en bien plus grand danger qu'il n'y paraît. Il souligne que la métaphore prépondérante à cette époque du vaisseau terre « is, in fact, ecologically terrifying. A spaceship is completely a human artifact, designed to sustain human life and for no other purpose » (White 1973 : 63).

Dans ce deuxième article, on observe des précisions sur l'argumentation à la Weber proposée par l'auteur, celle de la religion imprimant des valeurs dans une société particulière. Il insiste ici non plus sur l'anthropocentrisme, décrit comme la racine fondamentale de la crise écologique dans le premier article, mais sur les valeurs de la chrétienté latine valorisant la maîtrise de la technologie avec des conséquences dévastatrices sur l'environnement. Il approfondit également la proposition d'une alternative chrétienne.

Dans ce second article, on remarque une structure identique au premier. On peut alors observer que la proposition d'une alternative proprement chrétienne pour rompre avec les conséquences de la technologie et de l'anthropocentrisme n'est pas fortuite. Lynn White Jr ne cherche pas à simplement dénoncer le christianisme, mais à souligner un mécanisme historique à corriger en réformant la théologie chrétienne, en la dépouillant de ses *a priori* anthropocentriques.

De manière tout à fait intéressante, White suit parfaitement le débat théologique puisque dans l'intervalle, les théologiens ont pris acte du caractère anthropocentrique de certains textes et proposé des nouvelles manières de les interpréter, comme celle de *dominer* la terre par celle de la *gestion* diligente, avec l'idée de l'être humain comme jardinier, etc. Ceci étant acquis, il peut alors avancer dans son programme et dénoncer d'autres effets néfastes du christianisme comme celui découlant d'une vision presque exclusivement positive de l'usage de la technologie. Il continuera dans ce sens, comme on le verra ci-dessous, puisqu'il contribuera même au débat théologique en cours au sein du COE.

4. Une idée renouvelée de la compassion chrétienne (1978)

Le troisième article de Lynn White Jr (1978) va encore une étape plus loin dans sa démarche programmatique puisqu'il se consacre principalement à discuter des effets néfastes induits par la charité chrétienne, thème central dans le christianisme. Il va en proposer une compréhension renouvelée pour permettre la dissémination de valeurs plus propices à la cause environnementale. Soulignant cette intention, l'article est publié en 1978 dans la revue du COE *The Ecumenical Review*. Cette publication démontre, pour une part, que les théologiens n'ont pas été insensibles à la thèse et aux arguments de Lynn White Jr. Deuxièmement, que l'historien continue de nourrir son intention programmatique en contribuant directement au sein de la théologie œcuménique pour travailler à cette transformation de la matrice chrétienne.

À cette fin, White revient sur l'histoire de la charité chrétienne qu'il préfère appeler compassion, estimant le premier terme historiquement galvaudé. « I have decided to use the word compassion to indicate what Christians do to actualize love in time and space » (White 1978 : 100).

L'idée centrale de l'article est de montrer que le contexte de l'émergence de la charité chrétienne a complètement changé. Il est primordial de la reconsidérer pour que son intention prenne en compte les circonstances de la crise écologique. En effet, l'expression de la compassion dans le christianisme naissant provenait d'une situation de pénurie chronique, alors qu'actuellement, la planète est surpeuplée, avec des biens en abondances.

L'auteur souligne l'évolution de la charité chrétienne en cinq grandes étapes historiques. La première se situe à l'Église naissante, en une époque où la pauvreté est omniprésente. La charité chrétienne s'exerce alors davantage pour le donateur que pour le bénéficiaire, car par son acte, le donateur bénéficie d'un retour spirituel, d'un rapprochement avec Dieu. Cette attitude est largement dominante jusqu'au XIII^e siècle au moins. C'est alors que White distingue une deuxième étape historique, conséquence de l'idée naissante de purgatoire, avec les indulgences qui vont diriger la charité chrétienne vers la pratique moins centrée sur les intérêts directs du donateur. Celui-ci pourra exercer la charité pour les autres. Son don pourra sauver d'autres que lui et faire profiter spirituellement les personnes envers qui le don est adressé.

L'étape suivante est celle déjà énoncée dans les précédents articles de l'avènement de la technologie – spécialité de White – qui sera identifiée par le clergé comme une activité moralement bonne. Cette période est caractérisée par le fait que les technologies permettent à la population de croître, tout en

restant mesurée – les vagues épidémiques, et de peste notamment, préviennent effectivement l'Europe de la surpopulation. Puis, avec la découverte du Nouveau Monde, les perspectives de bien-être matériel s'ouvrirent tout en éloignant les périls liés à la surpopulation.

L'étape d'après est celle de la révolution industrielle. « A new stage of western euphoria emerged about 1850 when the marriage of engineering with science began to produce unprecedented means of exploiting natural substances and forces for mankind's use » (White 1978 : 102-103). Cette révolution eut aussi des impacts sur la pensée chrétienne et l'éthique de la compassion. On prend conscience dès lors que la pauvreté, l'ignorance et la maladie peuvent être abolies. Le christianisme social s'emploiera par compassion à apporter des mesures d'aide, d'hygiène, de soins et d'éducation aux plus démunis. Un effet collatéral de ces œuvres de charité est la croissance accélérée de la population mondiale : « Out of compassion, Christians have kept millions alive with the result that they starve, » (White 1978 : 103).

La dernière étape identifiée par l'auteur est celle de l'ère post-industrielle, potentiellement tragique, car le globe entier produit et travaille comme si les ressources naturelles étaient inépuisables. Dans ce contexte, il est urgent de sortir la compassion chrétienne de sa compréhension traditionnelle, basée sur un contexte humain de pénurie chronique.

Pour sortir le christianisme d'une compréhension « obsolète » (White 1978 : 104) de la charité, il propose une compréhension renouvelée de la compassion en reprenant l'exemple de Saint François. Sa considération de toutes les créatures comme frères et sœurs de l'être humain unis dans une louange à Dieu permet à l'auteur de proposer de caractériser la compassion comme « showing reverence actively to another being » (White 1978 : 105). Cette compréhension aura également des incidences sur la pensée scientifique. Les progrès de la science permettront de mieux appréhender le bien-être des autres créatures, mais aussi les interrelations de ce bien-être avec d'autres facteurs sociaux ou environnementaux.

L'augmentation démographique découlant autant des progrès techniques que de la conception classique et non renouvelée de la compassion conduit indubitablement vers la surpopulation humaine qui pose un problème majeur à la création dans son ensemble. De manière ironique, White se demande si nous devons espérer une nouvelle peste qui redonnerait des territoires à la nature ? ou devons-nous espérer une guerre atomique qui détruirait une grande partie de l'humanité ? Pour souligner son ironie, il répond par : « I hesitate » (White 1978 : 108).

Ce dernier article est un prolongement de la thèse émise un peu plus de dix ans auparavant pour questionner la vision anthropocentrique de la théologie chrétienne et ses conséquences. La sortie de cet article paraît à un moment charnière selon l'auteur : « Today, Christian ethics is in the greatest crisis of its history of two millennia » (White 1978 : 109). Effectivement, comme nous le verrons dans la partie suivante cette contribution est publiée dans un moment d'intenses discussions théologiques sur la sauvegarde de la création dans le sillage de la conférence du COE à Nairobi (1975) qui impulsera le processus conciliaire Justice, paix et sauvegarde de la Création (JPSC) à Vancouver (1983).

5. Un programme intellectuel qui atteint son but

L'influence de Lynn White Jr sur la pensée théologique autour de la question de la sauvegarde de la création est manifeste (même si les auteurs sont rarement d'accord avec la thèse de l'article). Relevons simplement la publication de ce qui est considéré comme le premier ouvrage de réflexion théologique

sur l'environnement (Cobb 1972). Son auteur, le théologien John Cobb, dira plus tard que la contribution de White a été une importante source d'inspiration :

“ I also read the famous essay 'The Historical Roots of the Environmental Crisis' by Lynn White, Jr. This enabled me to see that redirecting the human community away from disaster was closely connected to my personal and professional vocation as a theologian. Christianity was certainly not the cause of the environmental crisis. But the dominant formulation of Christian theology had encouraged basic attitudes that supported the unsustainable exploitation of the natural world. Very little that was being said by the church or its theologians was helping to redirect its own energies or those of the larger society in the way that was needed. There was work for the theologian to do. (Cobb 1992 : 1-2).

Cette influence ne s'est d'ailleurs pas cantonnée à quelques théologiens, elle s'est fait ressentir jusque dans la réflexion en cours au sein du COE. Comme je l'ai relaté ailleurs, l'écho de la conférence de White a été particulièrement fort dans un milieu intellectuel protestant et anglo-saxon dont l'élite du COE fait partie (Monnot 2021). Même si cette influence a été moins prégnante dans le monde francophone et catholique (Grinevald 2010 : 55), elle déborde toutefois en francophonie chez des penseurs protestants – proche du COE. En témoigne un numéro de la revue *Foi et Vie* de 1974, que dirigeait Jacques Ellul. Le premier secrétaire général du COE, Visser 't Hooft, contribue par deux articles dans ce numéro. Le premier est une réflexion théologique en rapport direct à la thèse de Lynn White Jr (Visser 't Hooft 1974a).² Le deuxième article fournit, dans le sillage des vœux émis dans la thèse, des « Matériaux bibliques pour l'élaboration d'une théologie de la nature » (Visser 't Hooft 1974b). Dans ce même numéro, Ellul propose une réflexion théologique sur l'être humain et la création (une des rares, peut-être même l'unique, qu'il a publiée sur le sujet), « Le rapport de l'homme à la création selon la Bible » (Ellul 1974). Le numéro comprend encore une contribution de Bernard Charbonneau, plus connu pour son engagement écologique que les théologiens précités (Charbonneau 1974).

Dans les années qui suivirent la conférence de White, le débat sur la théologie et ses conséquences environnementales allaient bon train sein du COE. Relevons un jalon important dans cette réflexion avec une autre conférence, celle du professeur en biologie australien Charles Birch, « Creation, Technology and Human Survival : Called to Replenish the Earth » à l'Assemblée générale du COE à Nairobi en 1975 (Birch 1976). La réflexion théologique et la question de la durabilité (*sustainability*) étaient une des priorités du mouvement œcuménique. Une réflexion environnementale qui déboucha sur le processus conciliaire JPSC, adopté par le COE à l'assemblée suivante, en 1983 à Vancouver. On observe ici que le tournant écologique au COE s'opère dans la deuxième partie des années 1970, moment choisi par White pour publier un article sur le sujet dans la revue du COE !

Mais l'influence de White allait bien au-delà du COE. Karol Wojtyła, alors tout jeune pape Jean-Paul II, va, juste avant sa visite³ auprès du patriarche orthodoxe de Constantinople, Dimitrios I^{er} – un acteur central dans la théologie œcuménique pour la sauvegarde de la Création –,⁴ décréter une bulle⁵ instituant : « Saint François comme patron des écologistes » (Turina 2013). Une déclaration qui reprend, sans le dire, la phrase conclusive de la thèse de Lynn White Jr « I propose Francis as patron saint for ecologist » (White 1967 : 1207).

² C'est dans cet article qu'il écrira que White Jr aurait pu aussi s'appuyer sur un Psaume.

³ 29-30 novembre 1979, Istanbul, Turquie.

⁴ Impulsion que son successeur Bartholomée poursuivra.

⁵ Le 29 novembre 1979.

Plus récemment, l'encyclique écologique *Laudato Si'* du pape François (2015) répond explicitement, cinquante ans plus tard, aux arguments de la thèse de White. Comme nous l'avons observé en détail ailleurs (Monnot 2020), non seulement, l'encyclique répond formellement aux arguments de White, par exemple, la section trois de l'encyclique intitulée « The Human Roots of the Ecological Crisis »,⁶ mais encore son argumentation est structurée de manière identique à celle de la thèse du scientifique. Loin d'être un hasard, on observe ainsi une volonté de la part du magistère catholique de fournir une réponse à Lynn White Jr, non sans proposer des pistes pour une théologie de la sauvegarde de la Création. L'encyclique eut un certain retentissement en Europe parmi les chrétiens, comme parmi les non-chrétiens. Elle a permis à l'Église catholique de rattraper son retard sur la question et même de reprendre le leadership sur le sujet juste avant la COP 21 à Paris (2015). Mais que reste-t-il quelques années plus tard ?

6. Les acteurs et les conséquences inattendues de leurs actions

Les Églises ont, depuis la thèse de White, changé leur théologie, on parle même de « péché » contre la nature. Des intellectuels et théologiens ont produit des interprétations savantes et œcuméniques (Moltmann 1985), mais qu'en est-il des actions et comportements ? Peu d'impact en réalité. Si l'impulsion de White pour changer les aspects problématiques de la théologie chrétienne a été un succès, on ne peut pas constater une réussite avec l'apparition d'une nouvelle matrice de valeurs favorables à l'environnement. Même les Églises les plus en avance sur la question n'accomplissent pas d'actions spectaculaires. Couper avec une mauvaise racine n'est pas un programme d'action, déterminer une cause ne produit pas un projet de société.

Dans sa réflexion, Lynn White Jr, en dehors du fait que les identifications monocausales sont suspectes en sociologie, escamote un point fondamental de la posture wébérienne qui inspire implicitement son analyse (Grinevald 2010). Pour Max Weber, ce sont les conséquences inattendues des actions des personnes qui permettent à des valeurs de constituer une matrice pour quelque chose de tout autre. Pour le cas d'éthique protestante décrite par le sociologue allemand, elle a permis à des valeurs capitalistes de s'implanter, mais ceci, par le fait que les croyants cherchaient à être pieux et plaire à Dieu. Un ensemble de valeurs et comportements ascétiques qui ont favorisé, par affinité, l'établissement de l'esprit du capitalisme en terres protestantes. Pour Weber, il n'y a pas de cause à effet, mais des voisinages, des affinités électives qui permettent à une nouvelle matrice de s'imposer. Il n'est donc, de ce point de vue, pas étonnant de constater que si le programme de White a pu influencer la théologie chrétienne, elle n'a de loin pas constitué une nouvelle matrice sociétale.

De plus, même si les Églises étaient devenues des acteurs incontournables de l'écologie dans le monde, il n'est pas du tout certain qu'elles auraient eu une influence culturelle. En effet, un point que White n'avait pas non plus prévu est la rapidité avec laquelle la sécularisation a déplacé les Églises du rang d'influenceuses de la société occidentale à celui de poids marginal pour la société. Ainsi, de façon un peu paradoxale, plus Lynn White Jr travaillait à l'accomplissement de son programme au sein des Églises et plus celles-ci perdaient de l'influence sociétale (sans qu'il y ait un rapport). L'encyclique *Laudato Si'* a bien occupé un peu le débat en 2015, mais bien loin de constituer une matrice pour les discussions de la COP 21. L'échec du programme de White ne provient donc pas du fait qu'il ne se soit pas engagé

⁶ Je renvoie les lecteurs intéressés à mon article sur le sujet (Monnot 2020).

pour son accomplissement, mais parce que la matrice chrétienne n'est plus celle qui dissémine les valeurs principales en Occident.

7. Conclusion

Bien que la thèse de Lynn White Jr soit souvent citée pour souligner l'impact négatif du christianisme sur la crise environnementale, nous avons montré ici que cette dénonciation n'était pas une fin en soi pour l'historien. En dénonçant les responsabilités chrétiennes, White entendait réformer le christianisme pour qu'il prenne en compte la cause environnementale. Cela va même plus loin, puisque nous avons pu montrer que l'auteur est au fait des débats qui animent l'élite théologique de l'époque, spécialement au sein du COE. Il dénonce l'anthropocentrisme d'abord, puis les valeurs positives autour du progrès technologique au service unique de l'homme, puis le cœur de la charité chrétienne, qui ne doit plus être exercée uniquement envers les humains, mais envers toute la création incluant le respect du paysage et des territoires. L'historien contribue donc à chaque étape au débat théologique jusqu'à la naissance du processus JPSC du COE. Cette impulsion s'est cependant heurtée à la perte d'influence des Églises annulant la potentialité d'influencer la société par de nouvelles valeurs écologiques.

8. Bibliographie

- Barbour, Ian G. 1973. *Western Man and Environmental Ethics. Attitudes toward Nature and Technology*. Reading : Addison-Wesley.
- Birch, Charles. 1976. « Appelés à remplir la terre. » In *Briser les barrières*, éd. par Marcel Henriet. Paris : IDOC - L'Harmattan, 106-127.
- Charbonneau, Bernard. 1974. « Un nouveau fait social : Le mouvement écologique. » *Foi et Vie* 73 (5-6), 82-92.
- Cobb, John B. 1972. *Is it too Late ? A Theology of Ecology*. Beverly Hills : Bruce.
- Cobb, John B. 1992. *Sustainability : Economics, Ecology, and Justice*. Maryknoll : Orbis.
- Ellul, Jacques. 1974. « Le rapport de l'homme à la création selon la Bible. » *Foi et Vie* 73 (5-6), 137-155.
- Grinevald, Jacques. 2010. « La thèse de Lynn (1966). Sur les racines historiques, culturelles et religieuses de la crise écologique de la civilisation industrielle moderne. » In *Crise écologique, crise des valeurs ? Défis pour l'anthropologie et la spiritualité*, éd. par Dominique Bourg / Philippe Roch. Genève : Labor et Fides, 39-67.
- Lamère, Catherine. 2020. « Quand l'écologie rencontre la religion. » *Archives de sciences sociales des religions* 190 (3), 189-204.
- Levasseur, Todd / Anna Peterson, 2017. *Religion and Ecological Crisis : The « Lynn White Thesis » at Fifty*. New York : Routledge.
- Moltmann, Jürgen. 1985. *Gott in der Schöpfung : ökologische Schöpfungslehre*. München : Chr. Kaiser Verlag.
- Monnot, Christophe. 2020. « Les racines de la crise écologique : De Lynn White au pape François. » In *Eglises et écologie. La révolution à reculons*, éd. par Christophe Monnot / Frédéric Rognon. Genève : Labor et Fides, 33-55.

- Monnot, Christophe. 2021. « Les racines historiques de la théologie verte. Les contributions de Lynn White. » In *La nouvelle théologie verte*, éd. par Monnot Christophe / Frédéric Rognon. Genève : Labor et Fides, 29-44.
- Pape François. 2015. *Loué sois-tu : lettre encyclique Laudato si' sur la sauvegarde de la maison commune*. Paris : Bayard / Cerf / Mame.
- Sittler, Joseph A. 1962. « Called to Unity. » *The Ecumenical Review* 14 (2), 177-187.
- Taylor, Bron. 2016. « The Greening of Religion Hypothesis (Part One) : From Lynn White, Jr and Claims That Religions Can Promote Environmentally Destructive Attitudes and Behaviors to Assertions They Are Becoming Environmentally Friendly. » *Journal for the Study of Religion, Nature and Culture* 10 (3), 268-305.
- Turina, Isacco. 2013. « L'église catholique et la cause de l'environnement. » *Terrain* 60 (1), 20-35.
- Visser 't Hooft, Willem A. 1974a. « Dionysos ou Saint François. » *Foi et Vie* 73 (5-6), 176-188.
- Visser 't Hooft, Willem A. 1974b. « Matériaux bibliques pour l'élaboration d'une théologie de la Nature. » *Foi et Vie* 73 (5-6), 96-107.
- White, Lynn Jr. 1962. *Medieval Technology and Social Change*. Oxford : Oxford University Press.
- White, Lynn Jr. 1967. « The Historical Roots of our Ecologic Crisis. » *Science* 155 (3767), 1203-1207.
- White, Lynn Jr. 1973. « Continuing the conversation. » In *Western Man and Environmental Ethics. Attitudes Toward Nature and Technology*, éd. par Ian G. Barbour. Reading : Addison-Wesley, 55-64.
- White, Lynn Jr. 1978. « The Future of Compassion. » *The Ecumenical Review* 30 (2), 99-109.

Abstract in English

It is extremely rare that a paper on the relationship between religion and nature does not refer to the White's famous essay "The Historical Roots of our Ecologic Crisis" (1967). The intentions of White's paper were truly 'programmatic' in suggesting reforms in Christian theology. The argument of this paper is to emphasize that the historian was calling for a reform of Christianity through his essay, highlighting its responsibility for the environmental crisis. In order to support this argument, we will rely on two other later papers, in addition to the 1967 essay. We will note that White's attempt to inspire Christian theology was intended to influence Western values on ecology. Ironically, he did manage to participate in a movement to reform theology, but secularization has since knocked on the door of the Western world, negating the potential for theology to disseminate fundamental values for society.

A propos de l'auteur

Christophe Monnot est maître de conférences à l'université de Strasbourg, chercheur externe à l'université de Lausanne et membre du Groupe sociétés, religions laïcités à Paris (CNRS-EPHE-PSL). Son travail s'intéresse aux institutions religieuses, au sujet desquelles il a récemment mené une étude de cinq années, notamment soutenue par le FNS, sur les relations entre Églises et écologie.

E-mail : cmonnot@unistra.fr